

RECENSION

Pascal Quignard, *L'enfant d'Ingolstadt*, Paris : Grasset, 2018. (270 pages)


La fascination du faux

Dans *L'Enfant d'Ingolstadt*, le tome X de *Dernier royaume*, il est question de fascination. C'est une thématique chère à Quignard, qui l'a développée aussi bien dans *Le Sexe et l'effroi*,¹ que dans *Tondo*,² mais aussi dans les tomes précédents de son *Dernier royaume*. Ainsi est-il question ici de la fascination qu'exerce sur certains la vérité ou ce qui s'en approche, ce que l'auteur dénonce puisque, selon lui, le vrai n'existe nulle part. La vérité n'est qu'un leurre, qu'une « chose à dire », une « légende », une « intense et spontanée automystification » (83) ; elle est « un rôle, un pas en arrière, une moue dubitative, une certaine intonation, une capacité à parler la meilleure langue sur le front de tout - une agilité et une affabilité toutes sociales » (128).

A contrario, pour Quignard, seul le faux existe, plus fascinant que le vrai. *Mens*, mentir, le fonctionnement de notre esprit est le faux. C'est à ce faux qu'il consacre son livre dont il énonce le thème central : « Je consacre ce Xe tome à 'l'attrait' de tout ce qui est faux dans l'art et dans le rêve » (19). À ce thème, se rattachent en rhizome des sujets qu'il a déjà souvent abordés dans ses livres : la peinture, l'amour, le sale, le propre, la création et tout particulièrement le langage et ce qu'il porte en lui de fascination et donc de domination et de faux.

L'Enfant d'Ingolstadt est un livre sur les liens qui unissent le prédateur et sa proie, sur la fascination que certains individus, animaux et humains, exercent sur leurs congénères afin de les dévorer comme si, au fond du vivant, chez les animaux comme chez les humains, tout l'enjeu était de fasciner l'autre pour le dominer, pour assurer son pouvoir sur lui, pour le réduire. Pour l'empêcher d'agir. Quignard propose une image de la fascination : « Un œil qui vous regarde espère votre mort » (218). C'est le regard perçant, paralysant des rapaces ou de certains humains qui est source, pour le fascinant, pour le prédateur, de « jubilation ».

Dans *L'Enfant d'Ingolstadt*, cette « jubilation du faux » (147) s'articule à l'idée



l'a fait précédemment dans *Une gêne technique à l'égard des fragments*,³ et plus récemment dans *Critique du jugement*,⁴ Quignard énonce ici quelques-uns des ressorts de son écriture privilégiant l'émergence de l'inattendu : « L'écrivain amoncelait des fragments sans queue ni tête, des rêves, des brèves scènes de théâtre, des subites leçons de ténèbres, des *requiem* athées, des pensées, des énigmes, des contes » (71).

Cette pratique est le moyen, dans et par l'écriture, de faire revenir l'imprévisible, ce qui est antérieur au langage ; le moyen aussi que quelque chose de l'ordre de l'image et de l'émotion fasse retour : « Inventer, c'est mot à mot, faire venir. Il s'agit de faire venir au jour, non pas du fond du passé, mais du fond de l'être, des formes non pas originales, et singulières, mais originaires, et infinies » (38).

Le faux apparaît alors comme une sorte d'interface, au cœur de l'écriture, entre le rêve et la pensée qui se nourrit des proies mortes du rêve. Ce que suggère le titre, *L'Enfant d'Ingolstadt*

